

LYON
—
DIRECTEUR
JULES FRANTZ
—
36, rue Thomassin

L'Avant-Garde

LYON
—
DISTRIBUTION
Au Bureau des Journaux
—
34, rue Tupia

ORGANE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : Trois mois, 3 fr.; six mois, 5 fr.; un an, 10 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 33, rue Thomassin, à Lyon.

Notre ami et collaborateur E. Moreau de Beauvière reprendra, à partir de samedi prochain, ses Lettres anglaises.

Menus-Propos d'un Franc-Parleur

LE BON DIEU CHEZ LUI

ÉPISE DE LA VIE CÉLESTE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Personnages :

LE BON DIEU, père et seul.
SAINT JOSEPH, 1^{er} ministre en tout genre.
SAINT PIERRE, concierge pour tout faire.
UN ÉTRANGER que personne ne connaît.

Nous sommes toujours dans le cabinet de travail du Père Éternel. — Saint Joseph, presque complètement caché derrière le respectable bureau que nous avons aperçu à gauche, est fort mal à son aise; seules, deux mèches de cheveux rebelles dépassent les paperasses et, par leurs légers frémissements, dénotent la présence d'un corps étranger. — A droite Saint Pierre, le portier, se dissimule de son mieux dans les plis d'une portière. — Au milieu et en face du bureau est assis le bon Dieu; il semble contrôler sur son grand livre un compte douteux.

SCÈNE III.

LE BON DIEU, absorbé dans ses calculs.
Trois et deux font cinq, et quatre font neuf, et six font..... font

UNE VOIX, du dehors.

Y-a-t-il quelqu'un ?

LE BON DIEU, sans se déranger.

(Haut.) Entrez !..... (Reprenant.) Six et neuf font..... quinze, je pose cinq et je retiens.....

LA VOIX, timidement.

S'il n'y a personne, il faut le dire !.....

LE BON DIEU, de même.

(Haut.) Sac..... à papier ! mais puisque je vous dis d'entrer, entrez donc ! (Reprenant.) Je pose..... je pose..... (La porte du fond s'ouvre à moitié et la tête de l'étranger paraît.) Je pose.....

L'ÉTRANGER, avec affectation.

Pardon ! je crois que nous posons tous deux. (Il entre tout à fait.) Est-ce au Très-Haut en personne que j'ai l'honneur de parler ?

LE BON DIEU, toujours sans se retourner.

C'est selon quelle personne. Nous sommes ici trois locataires dans la maison. J'habite le premier, mon fils le second et le Saint-Esprit les combles. Mais attendez donc... vous êtes un étranger ?

L'ÉTRANGER, avec joie.

Vous vous souvenez ?...

LE BON DIEU.

Parbleu ! je connais tout le monde ici, ... vous je ne vous connais pas, ... c'est à cela que je vous ai reconnu ! Mais d'abord que demandez-vous ?

L'ÉTRANGER, évidemment embarrassé.

Je ne sais trop... Vous ne savez donc rien !... je venais pour vous inviter à éclairer le Concile de vos lumières.

LE BON DIEU, jouant l'étonnement.

Quel concile ?

L'ÉTRANGER, de même.

Vous ne savez donc rien ! le concile qui vient de s'ouvrir à Rome.

LE BON DIEU, de même.

Ah ! il y a un concile à Rome ? Cela doit être fort divertissant, mais je ne puis accepter. Je ne m'occupe plus de rien depuis fort longtemps..... trop d'affaires sur les bras. Je fais remettre à neuf une partie de mon paradis. Vous devriez vous adresser à mon fils, il est jeune, aventureux, romanesque, il pourra vous être utile. Allez le voir !

L'ÉTRANGER.

J'en viens. Il m'a dit qu'il sortait d'en prendre... et que le jour où on le pincera à redescendre sur la terre il fera chaud.

LE BON DIEU.

Ah ! ah ! je comprends ça ! Dieu échaudé craint... Alors faites un saut jusque chez le Saint-Esprit.

L'ÉTRANGER.

J'en viens. Le Saint-Esprit m'a d'abord dit oui. Puis il a réfléchi que la chasse était ouverte !... Et... voilà pourquoi, Seigneur, je n'espère plus qu'en vous.

LE BON DIEU.

Je vous remercie de la préférence. Cependant avant de vous rien promettre, je voudrais savoir au juste qui vous êtes, quels sont vos pouvoirs et quel est votre mandat.

L'ÉTRANGER.

Mais, Père Dieu, vous ne savez donc rien ! Je suis le successeur de Saint-Pierre, je loge au Vatican, depuis bientôt

23 ans où je remplis les fonctions de vicaire de Jésus-Christ.

LE BON DIEU,

Se levant avec vivacité.

Il fallait donc le dire ! Ah ! tu es Pie IX ! Comme ça se trouve ! je m'occupais justement de toi lorsque tu es entré, j'étais en train de faire la balance de tes livres. Assieds-toi donc, nous allons causer.

LE PAPE.

Ah ! Seigneur ! je vous prie de m'accompagner et vous balancez...

LE BON DIEU.

Des mots ! devant moi !

LE PAPE.

Cette vallée de larmes n'en est-elle pas couverte....

LE BON DIEU.

Encore !... Assieds-toi, tu seras peut-être plus calme, et sois attentif. Pour la première fois de ta vie tu vas entendre la vérité. (Le pape s'assied un peu déconcentré.)

Savez-vous, mes maîtres, que vous allez bien à Rome !... Comptons un peu. Cinq millions de denier de saint Pierre, quatre millions de souscriptions et de dons particuliers, six millions dont je ne puis m'expliquer la provenance... En tout, si l'arithmétique est une science certaine, quinze millions par année... en dehors de la liste civile !... Quel jeune colossal ! quel dédain des richesses ! quelle mortification du corps ! quelle humilité de l'esprit !... Peste !...

LE PAPE.

Mais Seigneur, cet or, ces grades, ces honneurs, c'est pour la glorification de votre personne !... Je célèbre la gloire immense...

LE BON DIEU.

C'est là que je t'attendais !... Ah ! vous croyez célébrer ma gloire en me mettant sur le dos toutes les erreurs, toutes les extravagances, toutes les absurdités que vous commettez depuis tantôt dix-neuf siècles !... Vous croyez me rendre hommage en entretenant, avec un soin angélique, des milliards d'humains dans l'ignorance la plus crasse, l'abêtissement le plus absolu. Ah ! vous me supposez très-honoré de voir mon nom servir de prétexte à ces innombrables machines monastiques, ni mâle ni femelle, qui prient, dorment et s'engraissent en célébrant ma gloire au son d'une cloche... Eh bien ! vous vous mettez rudement la tiare dans l'œil.

LE PAPE.

Mais, Seigneur, je...

LE BON DIEU.

Tais-toi, tu ne sais pas ce que je veux dire. L'argent qu'on vous donne, les honneurs qu'on vous rend, l'encens qu'on vous offre, c'est pour le bon Dieu, dites-vous, cela leur sera compté dans le ciel !... Oui-dà !... et, pendant que vous exploitez ce qui me reste de crédit sur la terre à vous confire et reconfire dans votre propre adoration, moi, je reste seul à la maison, n'ayant pour toute distraction que ma lune à contempler et mes gens à surveiller.

LE PAPE.

Mais, Seigneur, je...

LE BON DIEU.

Tais-toi, tu ne sais pas ce que je veux dire. Oui, assez longtemps j'ai joué les pères ganaches dans le monde où travaille Louis Veuillot ; le métier de Dieu faiméant ne me plaît pas... assez longtemps vous avez trompé vos clients sur la qualité de la récompense promise, assez longtemps vous avez, avec un sans-gêne insolent, tiré à vue sur mon Olympe, sans vous demander si j'étais réellement votre débiteur : le Ciel n'a jamais été pour vous qu'une couleur, le purgatoire une menace et les flammes éternelles une vengeance.

LE PAPE, ahuri.

Mais, Seigneur, je...

LE BON DIEU, continuant.

Tais-toi... La guerre sous toutes ses formes, l'enfer sous tous ses aspects, tels sont les deux formidables leviers qui vous ont servi jusqu'à ce jour pour enchaîner le monde !... Je ne m'étonne plus aujourd'hui si, dans la réaction qui s'opère, les mortels confondent dans une seule et même haine, et mon nom et ceux qui s'en sont servis...

LE PAPE, se levant.

Seigneur ! Seigneur ! je ne serai pourtant pas fâché de placer un petit mot. Vous allez, vous allez ! Quel diable de Dieu vous me faites... Voyons, causons un peu. Qu'est-ce que je demande, moi ? à conserver un petit coin au soleil pour vous adorer en paix. On me dit que la chose n'est possible qu'en réunissant un concile, j'y vais de mon petit concile ; on me dit ensuite qu'il est nécessaire de frapper un grand coup en faisant proclamer mon infailibilité ainsi que celle de Marie... nécessité n'a point de loi et je répons : oui ; on me dit enfin qu'il faut

Feuilleton de l'Avant-Garde

No 5

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

VIII

L'Hôtel-de-Ville.

(Suite)

C'était un billet de Louis XVIII qui le suppliait de sauver la ville de Lyon... Tout serait sûr après cela.

— Encore une révolution ! fit Defargues ; ce ne sera pas la dernière, espérons-le. C'est malheureux pour la France, mais moi, je n'ai qu'à y gagner.

Cependant Napoléon, parti de Grenoble le 9 au matin, était arrivé le soir du même jour à quel-

ques lieues en avant de Lyon, où il avait campé avec les habitants et les soldats qui lui servaient d'escorte.

Comme nous l'avons vu, il n'avait pas résisté au désir d'entrer à Lyon, avant ses troupes, pour reconnaître lui-même l'esprit des habitants.

Mais son âme fragile s'était ébranlée à la sottise prédiction d'une sorcière mauresque, et il était parti sans avoir donné suite à son projet et fuyant devant la voix du destin qui lui parlait par la bouche d'une folle.

Cet homme qui, calme et impassible sur un champ de bataille, entendait siffler à ses oreilles les balles des fusils, n'avait pas eu la force de chasser de son cœur le pressentiment funeste qu'une femme y avait jeté.

Démence et superstition !

Sottise d'un homme que l'erreur terrasse et qui dans toute sa force est impuissant à jeter à bas de vaines paroles.

Son armée qui depuis les rives de Cannes s'était grossie de tous les partisans de l'empire, arrivait sous les murs de Lyon, aux cris de : *Vive l'empereur !* et en chantant la *Marseillaise*, ce chant patriotique, cet hymne de victoire, née des douleurs de la première, de la grande Révolution.

Tous entonnaient à pleine voix cet appel à la liberté des peuples.

C'était un curieux spectacle que ces hommes tous couverts de haillons d'uniformes, n'ayant qu'un même but, qu'une seule pensée, et voyant dans le retour de l'empereur le retour des vieilles franchises nationales.

L'empereur lui-même, avec cette voix habituée à commander sur les champs de bataille, pendant que le canon gronde et que l'orage siffle dans l'air avec les balles, l'empereur entonnait la *Marseillaise*, au milieu de ses soldats et entouré de son état-major, où l'on remarquait le général Mouton-Duvernet.

— Eh bien, que pensez-vous de l'empereur, dit ce dernier à Niguel, qui marchait silencieusement à côté de lui, et semblait penser à toute autre chose qu'à l'empereur et aux Français.

— Je reconnais, général, qu'on m'avait trompé.

— Vraiment !

— Ma foi, oui, je l'avoue.

— Votre franchise est de bon aloi.

— C'est un charmant homme, sous toute réserve, bien entendu.

— N'êtes-vous pas tout à fait convaincu ?

— Si fait.

— C'est que j'eusse essayé d'achever votre conversation.

Mais le jeune homme ne semblait pas prêter grande attention aux paroles du général.

Constantement ses yeux s'arrêtaient sur une jeune cantinière, brune, qui marchait allègrement en avant, non sans retourner quelquefois la tête.

C'était Nina.

Nina, qui sans rien dire avait pris le costume piquant de la vivandière, afin de suivre celui dont un regard avait suffi pour le faire devenir l'amant de son cœur.

— Vous ne m'écoutez pas, Niguel, dit le général, cette petite sorcière de Nina vous a décidément ensorcelé.

— C'est vrai.

— Ça, mon gentilhomme, savez-vous que c'est une action blâmable que vous avez fait là.

— Pourquoi ?

— Vous avez enlevé cette jeune fille à son père.

— Je l'épouserai, général.

— Je ne m'attendais pas à moins de vous.

— Je l'aime, murmura Niguel.

Le général hocha la tête en souriant.

Il pensait à sa femme, à sa chère Lilia.

vous inviter à cette petite fête, je vous invite... Que voulez-vous que je fasse ?

LE BON DIEU.

Je comprends... Tu ne serais pas fâché d'attraper quelque chose... d'immovible. Malheureusement il est impossible de concilier l'histoire de la papauté avec l'infailibilité des papes. Trop de sang à la clé.

LE PAPE.

Mais, Seigneur, les papes émanaient de Dieu, pour tant ?...

LE BON DIEU.

Allons donc ! Émanaient-ils de moi les cinquante pontifes de la chronologie papale ; émanait-il de moi Étienne VII, celui qui déterra le cadavre du pape Fornose, son prédécesseur, pour le dégrader et le jeter dans une fosse ; émanait-il de moi Jean XII, qui transforma le palais pontifical en lupanar public ; émanait-il de moi Boniface VIII, qui fit enfoncer un pieu dans la tête de Célestin V. Et Jean XXIII l'empoisonneur, et Alexandre VI l'adultère, et Jules II, et Léon X, et Pie IV, et bien d'autres ; réponds, émanaient-ils, d'un Dieu de justice, d'amour et de paix.

LE PAPE, hors de lui.

Mais, Seigneur, il faut réagir contre ces hordes abominables de libres-penseurs, qui sapent, coupent, détruisent...

LE BON DIEU, l'interrompant.

Les libres-penseurs sont bien bons de se tourmenter pour si peu, et, à leur place, j'emploierai un moyen bien simple pour vous vaincre : je vous laisserai faire !!

LE PAPE, pétrifié.

Mais vous perdez la raison, bon Dieu !

LE BON DIEU, gouaillieur.

Avec tout le respect qui t'est dû, je te ferai remarquer, mon ami, que c'est tout le contraire : c'est Rome qui essaie de perdre la Raison, en l'enchaînant, l'étouffant, l'annihilant de toute la puissance de ses légions d'éteignoirs en robes et en rabats !

LE PAPE, tombant sur son siège.

Très-Haut ! vous me voyez étourdi par vos paroles ! (Se relevant.) Mais le concile, Seigneur ! mon concile, Seigneur ! le concile pour lequel je suis venu, vous l'oubliez un peu, ce me semble ! Vous avez énuméré tout à l'heure un certain nombre de papes qui selon vous sont indignes ! Il y a eu calomnie noire... Aujourd'hui ces papes ont tous leur coulant de serviette au sacré réfectoire du paradis. J'ai pris des informations. Saint Pierre les a reçus et saint Joseph les a numérotés.

LE BON DIEU.

Je puis t'affirmer que c'est une blague ! Mais tu mets en avant saint Pierre et saint Joseph, je t'en remercie ; nous les avions un peu oubliés, ils sont là sous ma main et je vais les consulter sur le fond du débat. — Commençons par le chef de ta dynastie. (Appelant.) Ohé ! saint Pierre, viens ici. (Saint Pierre paraît à la porte de droite.) Dis ce que tu sais.

SAINT PIERRE.

Cela me sera d'autant plus facile que

j'ai tout entendu. En l'an 31 de l'ère chrétienne, lorsque Jésus s'adressant à ma personne commit ce calembour célèbre quoique atroce, il s'exprima en ces termes : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon église ! » Assurément, le maître n'avait point voulu dire par là que je devais supporter le poids de toutes les iniquités dont il a été question il n'y a qu'un instant. Ceux qui se sont disputé ma succession, au lieu d'en accepter les charges, comme c'était leur devoir, ont pris à tâche d'en commettre de nouvelles, et, de fil en aiguille, de mâle en Pie, mes successeurs en sont arrivés à transformer la pierre fondamentale de notre maison en une infinité de cailloux qu'ils ont jetés et qu'ils jettent encore dans tous les jardins appartenant à la liberté de conscience. — Qui a failli... faillira. — J'ai dit :

LE BON DIEU, au pape.

Tu entends, mon copain, voilà l'infailibilité des papes jugée par le créateur même du genre. Maintenant nous allons savoir ce qu'il faut penser de l'immaculée Conception. Pour une question semblable, tu reconnaitras bien, je l'espère, la compétence de saint Joseph ? (Appelant.) Ohé Djousé ! (Saint Joseph surgit de derrière le bureau.) Dis ce que tu sais !

SAINT JOSEPH.

Cela me sera d'autant plus facile que j'ai tout entendu. Mon honorable collègue a oublié de donner à l'appui de sa thèse ce proverbe judicieux : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Ils ont été nombreux les papes qui ont roulé... le monde, si nombreux qu'à force de rouler ils ont ébranlé leur propre édifice, et qu'à cette heure l'échafaudage d'erreurs et de superstitions construit par eux menace ruine. Ils s'en aperçoivent et ils cherchent aussitôt un palladium ; on trouve qui ?... une femme ! une femme que non-seulement on compromet en s'ingérant de force dans son intérieur mais encore dont on blesse le sentiment le plus profond en maculant son titre de mère.

Quant au mari, personne ne s'occupe du guépier biscornu dans lequel on essaie de le faire tomber... tête première !... Et pourtant il a existé le père Joseph !... il a prouvé son existence de la façon la plus convaincante, le père Joseph !...

Il proteste donc aujourd'hui de toutes ses forces contre le rôle de mari complaisant qu'on veut lui faire jouer malgré lui, et, en sa qualité d'ancien menuisier, il déclare mauvaise la scie à lui montée. J'ai dit.

LE BON DIEU, au pape.

Tu entends, mon copain, encore une seconde veste !... Mais je suis généreux, et avant que tu reprennes un des nombreux chemins qui mènent à Rome, je vais te donner...

LE PAPE, piteusement.

Votre bénédiction...

LE BON DIEU, malin.

Allons donc ! je ne tombe pas là-dessus... puisque je suis généreux ! Je vais te donner un conseil que ne désavouerait pas Hugo et qui seul peut te sauver, toi, les tiens, et ton église :

LE PASSÉ C'EST L'ERREUR — LA MORT.
L'AVENIR C'EST LA VÉRITÉ — LA VIE.

Va, mon fils !

JULES FRANTZ (1).

Mercredi dernier, dans la salle de la Rotonde, a eu lieu la réunion privée provoquée par notre confrère Bronislas Wolowski.

Le Progrès estime à plus de six mille le nombre des citoyens et des citoyennes qui ont répondu à l'appel du vaillant pros- crit polonais.

Les citoyens Francfort, Batifois, Du- guerry et Jules Frantz, membres de la commission d'initiative, étaient à la tribune. Le citoyen Commissaire, ancien représentant du peuple, a présidé l'assemblée avec beaucoup de tact et de fermeté.

Le programme du journal la Fédération a été acclamé et voté à l'unanimité.

Notre confrère Charles Noëllat, directeur du Radical, a été nommé membre de la commission d'initiative, à l'unanimité, par l'assemblée générale.

L'ordre a été parfait, comme toujours.

J. F.

LES BOULEVARDS

Nous sommes avertis ; durant toute la saison d'hiver on trouvera au Caire des chambres au prix modique de vingt-cinq francs par jour. Et l'on reproche aux Parisiens d'exploiter les étrangers ! Voyons, il me semble que quand les Egyptiens s'en mêlent, ils s'y entendent pas mal. Vingt-cinq francs par jour sans boire ni manger, c'est raide !

L'autre jour je me suis oublié dans un bal qui eût sa célébrité, je parle de Pilodo, autrement nommé le Wauxhall. Là, je vis avec peine l'une des gloires chorégraphiques d'il y a trente ans : Chicard !

Oui, vous tous : juges, procureurs, présidents qui firent autrefois les beaux jours de Bullier, Chicard vit encore. Et qui plus est, il danse. Vous dire combien cette danse est effrontée, las- sive, cynique, dégoûtante est chose impossible. Et ce que le municipal ne permettrait pas à un jeune homme, je trouve fort drôle qu'il le tolère d'un vieillard. Certes, nous sommes partisans de la liberté pleine et entière, mais ici nous patageons en pleine licence, Chicard est le Père Duchesne de la danse, et nous pensons qu'on ne devrait jamais voir de Père Duchesne se produire dans n'importe quel milieu.

Vous allez peut-être me trouver curieux, mais je voudrais bien savoir si M^{me} Nina de Callias, qui signe un roman à la Réforme, est parente de M. H. de Callias qui envoie des articles à Paris-Journal. Je voudrais bien savoir cela parce que cette dernière feuille est couleur vert d'eau, tandis que la première est couleur sang de bœuf.

(1) Et non pas GUILLOT, comme on a signé par erreur le premier article : Le Bon Dieu chez lui.

J'avais toujours pensé que l'expression pulvé- riser signifiait : détruire, anéantir réduire en poussière, il paraît que je m'étais trompé. On nous annonce comme souveraine contre les maux de gorge. l'Eau d'Enghien pulvérisée. Je me demande d'abord ce que l'on entend par de l'eau pulvérisée, et ensuite comment cette eau détruite, anéantie peut être envoyée par caisse ?

Mais, hélas ! la théorie de l'annonce a des mys- tères qu'il n'est pas donné à notre faible intelli- gence de comprendre.

Dimanche dernier, au cirque Napoléon, M. Pas- deloup fit exécuter pour la première fois l'ouver- ture d'un nouvel opéra de Wagner. A peine l'orchestre avait-il envoyé ses premières notes que sifflets et bravos retentirent. Puis, les spectateurs ne s'en tinrent pas là, et bientôt les épithètes désa- gréables se mêlèrent à la partie, ce fut charmant. On s'injurait en mesure, on tréignait en si bé- mol, on sifflait avec accompagnement de cuivres, c'était splendide.

Nous aimons assez voir le public se passionner pour ou contre n'importe quoi. Que ce n'importe quoi se nomme comédie, vaudeville ou opéra, pourvu qu'on applaudisse et qu'on siffle, nous sommes heureux. A la bonne heure, reveil litté- raire et artistique après le réveil politique. On s'est bousculé, hué, conspué dans les réunions publiques, il faut qu'on se bouscule autre part. Le silence est la protestation des faibles et des impuissants, il nous faut du bruit, du tapage, du vacarme, allons-y.

On pourrait cependant reprocher au public de dimanche d'avoir applaudi et sifflé pendant l'exé- cution, tandis qu'il aurait pu attendre la fin du morceau, mais il vaut encore mieux siffler lorsque les musiciens jouent que.... de ne pas siffler du tout !

EMILE LAMBRY.

A BATONS ROMPUS

Singulier emploi des mots :

Coller un crachet sur la figure de quel- qu'un, c'est lui témoigner son mépris.

Envoyer à quelqu'un un « crachet » sur la poitrine, c'est le combler d'honneurs.

Un rapin à tous crins, qui s'est fait remarquer aux réunions publiques de la Chapelle et de Belleville par la fougue de ses discours, travaillait l'autre jour, dans son atelier, à repeindre, vieillir et en- crasser une toile anonyme.

— Que fais-tu là ? demande un ami.

— Tu le vois, fait le rapin, je reste fidèle à mes opinions, je re-Van-Dyck !

Judith et Sarah, israélites toutes deux, appartiennent au même théâtre.

Autant l'une est obligeante et bonne camarade, autant l'autre est rapace, avara, égoïste et détestée.

— Moi, aussi, j'aime, dit-il tout bas.

La petite troupe avançait toujours.

Le 10 au matin, tandis que tous les événements que nous venons de raconter se passaient à Lyon, elle avait levé le camp et s'était mise en marche, afin d'entrer dans la ville avant la nuit.

A quatre heures, le canon résonnait sur tous les points de la cité, et annonçait que Bonaparte faisait son entrée dans Lyon.

En peu d'instants on avait pavoisé toutes les maisons. Le drapeau tricolore avait partout rem- placé le drapeau blanc.

Les troupes étaient toutes sur pied par suite de la revue commandée le matin même par le maire de la ville, Defargues.

C'était un cortège imposant que toute cette masse d'hommes en grand uniforme.

Le cortège s'avancait, se dirigeant vers l'Hôtel-de-Ville.

En arrivant au milieu de la rue Belle-Cordière, tout-à-coup un homme se précipita au-devant des curieux venus pour saluer le retour de l'Empe- reur.

Il tenait un pistolet à la main.

Il fit feu en criant :

— Mort à Mouton-Duvernét. Mort au traître.

Mais une main par derrière avait fait dévier le coup. La balle partit en l'air et ne blessa personne.

Cet incident ne parut pas jeter grand trouble soit dans la foule, soit dans la troupe.

Une femme s'était précipitée sur le meurtrier ; c'est elle qui avait détourné le pistolet.

— Misérable ! s'était-elle écrié. Quand seras-tu au bout de tes crimes ?

— Elle ! encore elle !

La foule suivit les agents qui emmenaient le meurtrier.

— Ne le lâchez pas ! criait-elle. Assassin !

Et elle le poursuivait de ses invectives.

En même temps, le peuple disputait aux agents le meurtrier pour en faire lui-même justice.

Un cri de vive l'Empereur avait couvert le bruit de la détonation, et comme cela arrive toujours en pareil cas, quand une semblable tentative est faite sur un souverain ou sur quelqu'un de sa suite, l'enthousiasme avait redoublé ; chacun s'était précipité au-devant de l'Empereur pour lui faire un rempart de son corps.

Quand l'assassin avait crié « Mort à Mouton-Duvernét », ces paroles s'étaient perdues dans la foule, et tout le monde croyait que la balle avait été dirigée sur Bonaparte.

Aussi l'enthousiasme était devenu presque un délire quand le cortège déboucha sur la place des Terreaux, par une des rues adjacentes.

La populace avait envahi les marches de l'Hôtel-de-Ville, et il fallut que la troupe s'en mêlât pour ouvrir un passage à l'Empereur.

Defargues se tenait au haut de ses marches, prêt à recevoir son souverain.

Les conversations les plus curieuses couraient dans la foule.

— Regarde donc Defargues, dit l'un à son voi- sin, en v'là un homme qui change de visage et d'opinions ; est-il heureux de pouvoir ainsi façon- ner son caractère.

— C'est un malin, il a de l'œil.

— Dis donc qu'il en a deux.

— Un pour Louis, l'autre pour Napoléon.

— Il cligne tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

— Pour moi, voyez-vous, c'est pas un homme sûr.

Intervint un troisième personnage.

— Savez-vous ce qu'on dit, vous autres ?

— Quoi donc, demande-t-on de tous côtés.

— Eh bien ! l'on dit partout que le roi a en- voyé Ney à la tête de toutes les troupes pour combattre l'Empereur.

— En v'là un qui nous apprend une nouvelle. Dis-donc, mon bon, vous savez aussi sans doute que l'Empereur a remporté la victoire d'Auster- litz ?

— Ah ! ah !

— Si vous voulez une nouvelle, moi je vais vous en donner une, une vraie.

— Parlez.

— Je vais le faire.

Tout le monde se pressa autour de lui.

— Nous sommes tous ici des bonapartistes, pas vrai ?

— Oui, oui.

— Nous voulons tous.... le salut de l'Empe- reur ?

— Oui.

— Et la ruine du Capet ?

— Oui.

— Eh ben ! donc sachez que le roi a fomenté à Lyon un complot pour tuer l'Empereur.

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis.

— Mais alors nous sommes perdus ?

— Pas encore.

— Qu'espérez-vous donc ?

(La suite au prochain numéro.)

— Moi, disait Sarah, je suis juive, c'est vrai, mais Judith est juif !

Pourquoi appelle-t-on Dieu, à la fois : le Dieu de paix et le Dieu des armées ?

Cela me paraît assez illogique.

On veut dire, sans doute : — Dieu de paix, Dieu désarmé.

Il y a quelques années, le cri de « Ohé Lambert ! » a couru toute la France.

Depuis quelques jours, un nouveau cri a surgi à l'horizon :

— *As-tu du lard dans ton chapeau ?*
Mystère et charcuterie.

Une bonne enseigne recueillie dans un des plus populeux quartiers de Lyon :

A L'ONCLE TOM
MAGASIN DE BLANCS.

Un mot d'enfant :

Bébé mange une côtelette et laisse toute la partie qui touche à l'os.

Le père. — Eh bien ! bébé, tu ne manges pas cela ?

Bébé. — Non, papa ; j'aime pas le gras.

Le père. — Alors, mets-le sur le coin de ton assiette.

Bébé. — Que t'es bête, papa ; puisque les assiettes sont rondes, est-ce qu'elles ont des coins ?

A un concert où chantait M^{lle} Nillson, un admirateur original du rossignol suédois, se trémoussait sur son fauteuil et poussait des « cristi ! cristi ! » fort gênants pour les autres auditeurs.

— Monsieur, lui dit son voisin, vous n'admirez donc pas la pureté des sons de la cantatrice que vous jurez toujours : cristi ! cristi !

— Monsieur, répondit l'interpellé, c'est ma façon d'applaudir. *Cristi ne nie le son !*

En cour d'assises :

Le président. — Grosjean, les témoins sont d'accord pour affirmer que, le jeudi, vous avez cruellement battu votre femme et que, le dimanche suivant, vous l'avez jetée à l'eau. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

L'accusé. — J'ai eu tort, mon président, de choisir ce jour-là. J'ai désobéi au proverbe.

Le président. — Comment, au proverbe ?

L'accusé. — Oui, puisque je l'ai jetée le dimanche après la cognée.

— Vous savez, le concile est prorogé.

— Oui, les cardinaux vont avoir du bon temps.

— C'est juste ! Pro... Roger-Bontemps !

On sait que S. E. M. X^{***}, quand il est en grand uniforme, à la poitrine couverte d'un nombre considérable de plaques de différents ordres.

Quelqu'un disait :
— X^{***} n'est pas un homme, c'est le « crachoir » des princes !

JULES PELPEL.

COURRIER DE LA LIBRE-PENSÉE

Paris, 13 décembre 1869.

Mon cher ami,

Le concile œcuménique joue de malheur !

La Providence, qui était chargée de la mise en scène, a failli à sa tâche.

Chacun s'était attendu à voir, le 8 décembre, un soleil radieux verser des torrents de lumière sur les Pères du concile, ce qui eût couvert les mécréants d'une confusion mêlée de dépit.

Eh bien ! je ne sais où le machiniste céleste avait la tête ce jour-là, mais c'est le contraire qui a eu lieu. Et le Saint-Esprit, qui devait descendre dans un rayon lumineux, est arrivé mouillé et crotté comme un bourgeois terrestre, grâce à une pluie diluvienne, qui manquait absolument de pittoresque.

Voilà une fâcheuse entrée, — d'autant plus fâcheuse que, suivant un pieux journal, depuis 24 ans, le soleil de Rome avait été de toutes les fêtes organisées par Pie IX. Il est vrai que le même journal se console sur-le-champ en songeant que « si le soleil eût été de la partie, la foule se serait portée en telles masses dans la Basilique qu'on n'aurait pu éviter les accidents. »

Cela réhabilite un peu la Providence : il était temps ! Il n'y a que les catholiques pour avoir ainsi réponse à tout. Il pleut, c'est fort bien ; mais il n'aurait pas plu, c'eût été également fort bien. L'important est que la Providence ne soit jamais surprise en défaut.

Cette façon d'expliquer les choses me rappelle le cas de la vertueuse Cunégonde, laquelle s'étant vue fouaillée et fessée par des sauvages, et, — qui pis est, — contrainte de laisser entre leurs mains, à titre de dépouille opime, la moitié gauche de la partie de son individu si cruellement offensé, s'estima encore heureuse de sauver la moitié droite, et soupira avec un accent de douce résignation ces mots devenus historiques :

— Tout est perdu, hors ma fesse droite !

Pour en revenir aux choses du concile, vous savez déjà que le pape a ouvert les délibérations de cette grave assemblée par une allocution de son cri. On croirait lire quelqu'un de ces documents poudreux qui font les délices de l'archéologue.

Là, par exemple, le doux Pie IX fulmine en mauvais latin force anathèmes contre l'impiété, le scepticisme, la Libre-Pensée. Là, il nous prodigue les épithètes les plus épicées : nous sommes des scélérats, des hypocrites, des pervers, des imposteurs, des destructeurs du droit, de la justice et de l'honnêteté, et que sais-je ?... Et nous fomentons les passions les plus détestables....

Tout cela, parce qu'il ne nous est pas suffisamment démontré que deux et deux font cinq, que la partie est égale au tout et le tout plus petit que la partie.

Cela posé, l'humble Pie IX se promet de déjouer toutes les « machinations » impies. C'est dans ce but qu'il a convoqué autour de lui les pasteurs, qui sont le « sel de la terre. » Le sel de la terre ! Est-ce assez trouvé ?...

L'allocution se termine par une invocation à l'Esprit-Saint, à Marie et aux anges, qui est tout à fait en situation. J'y lis entre les lignes que le modeste Pie IX compte sur ces puissants coadjuteurs pour inspirer aux Pères du concile le ferme propos de proclamer l'infailibilité personnelle de Pie IX.

Et l'incomparable Pie IX, qui en toute occasion ne manque pas de protester de son humilité, de son indignité, de son infirmité, de sa faiblesse, acceptera sans sourciller ce coup de massue.

Au reste, il paraît que la proclamation de ce dogme, si impatiemment attendu depuis dix-huit siècles à peine, va écraser tous les libres-penseurs et que nous n'aurons plus qu'à rentrer sous terre....

En attendant ce grand jour, le désintéressé Pie IX, avec un admirable esprit de suite, continu d'encaisser les offrandes de toute nature faites au denier de Saint-Pierre. Veillot ne s'en est pas tiré à moins de soixante-quinze mille francs pour cinq minutes d'entretien. Le successeur du prince des apôtres sait que l'argent est le nerf de toute guerre et il reçoit de toutes mains. Le roi de Prusse lui envoie des tapis de deux cent mille francs, — le sultan lui offre des diamants et des bijoux, et si la reine d'Angleterre et le czar de Russie veulent à leur tour lui adresser quelque gracieuseté sonnante et rébuchante, ils n'ont pas besoin de se gêner. Qu'elles viennent des fidèles ou des mécréants, les offrandes sont toujours bienvenues à Rome. Celles-ci ont même, assure-t-on, une saveur toute particulière. Laissez venir à moi les offrandes des mécréants !...

Pas plus tard qu'hier, le *Journal de Rome*, avec une aimable honnêteté, constatait que de 1859 à 1869, ce gouffre toujours béant avait ainsi englouti la somme ronde de cent millions.

Soit : dix millions par an.

Pour des gens qui ont sans cesse à la bouche le mépris des richesses et l'oubli des biens terrestres, c'est un beau chiffre !

Et que donne le pape en retour de ces millions ?

Les bénédictions à quiconque en fait la demande, — des bénédictions en veux-tu, en voilà ! Oh ! il n'est point chiche de cette monnaie. Le généreux et magnanime Pie IX n'a rien à refuser à ceux qui viennent de passer à la caisse.

Avouez que voilà une merveilleuse industrie ! Pas de mise de fonds, tout au plus quelques frais de mise en scène ; — pas de travail, rien que le soin d'encaisser. Et pas de risques locatifs !

Tout y est bénéfice net.

Mais il y a un point noir à l'horizon.

On m'assure, en effet, que sœur Anne a vu venir dans le lointain un groupe menaçant, composé d'une belle dame et de deux chevaliers servants, tous trois armés de pied en cap.

La belle dame, c'est la Libre-Pensée.

Et les deux chevaliers sont l'Indifférentisme et le Scepticisme.

Ils arrivent à grands pas, — les voilà, — ils sont venus.

Il paraît que les deux chevaliers se proposent de tuer la poule aux œufs d'or et de couper ainsi les vivres à saint Pierre.

Et la belle dame fera le reste !

Amen !

Salut et fraternité.

ERNEST FIGUREY.

BULLETIN DE LA SEMAINE

Pour notre malheur il n'a pas d'imitateur à Lyon, ce joyeux héros de Rabelais qui s'empare, sur son chemin, des cloches de Notre-Dame. Nous nous en apercevons bien à la moindre fête, c'est-à-dire tous les jours. C'est un sempiternel carillon dans notre pieuse ville : « *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*, etc. » Boum !

Je lis qu'un « mélomane » (!!!) vient, dans son amour effréné du « son » d'enlever une cloche de Notre-Dame....

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un objet pesant tout au plus trente kilogrammes, et que la soustraction s'est opérée à Notre-Dame... du Pas, un petit village perdu dans un département quelconque.

Je vois bien que nous ne serons pas de sitôt débarrassés des gros bourdons et, en général, de tout ce qui cloche.

A battants ne faut-il pas des battus ?

M. Poulin, après s'être donné une peine de cheval pour créer les *Messageries générales de France*, vient de « claquer » : passez-moi le terme !

Le deuil était conduit par une douzaine de conducteurs de diligences qui mettaient toute la leur à bien enterrer le patron.

S'il est un paradis-omnibus, M. Poulin doit y avoir sa place assurée. Une maxime évangélique ne dit-elle pas que le fouet sauve le mors ?

Il nous a été donné, l'autre jour, de contempler, à la caserne de la place Napoléon, la descente d'une botte d'ordonnance, descente effectuée au moyen d'une ficelle reliée d'un bout au tirant de la tige, et tenue de l'autre par un *esclave* de la discipline militaire.

La corde s'étant déroulée de la longueur de deux étages, alla finalement se reposer sur la voiture d'un revendeur qui se mit en devoir de remplir de pommes le récipient du cavalier.

Cette opération, de même que l'ascension, ne dura qu'une minute. Mais ce peu de temps suffit pour que, vidées dans la chambre, les pommes répandissent un parfum, mais un parfum... ! Les « hommes de la brigade » croyaient, en mangeant ces fruits à l'essence, savourer un chausson... de pommes.

Hélas ! au même instant le gaz délétère, que le marchand avait respiré, produisait son effet meurtrier sur le « pékin ».

Comme le chassapot, la botte avait fait merveille !

Depuis le *fait-Rochefort*, on ne dit plus qu'il « branle au manche », l'expression populaire est remplacée maintenant par la locution suivante :

Le fer hoche fort !

Grave nouvelle !

La Banque de Lyon a eu l'audace, ces jours derniers, de refuser la blanche monnaie du pape. Chacun aussitôt de gloser sur le fait. Hippocrate dit oui, Galien dit non. Hippocrate c'est le *Salut public* qui par la bouche de son rédacteur approuve la détermination de la Banque. Galien c'est la *Décentralisation* qui jette les hauts cris : « On a l'air d'assimiler la monnaie romaine avec le titre du dernier four de Cadol » semble insinuer la feuille en détresse. Quand à nous, nous n'y avons vu qu'un échange de bons procédés de la part de notre Banque qui a voulu, elle aussi, se payer sa petite manifestation !...

Si le fait suivant est vrai, il prouve que les gens bien élevés ne se trouvent pas exclusivement parmi les fils de magistrats.

Un jeune homme de 20 ans, étudiant en droit, fils d'un honorable commerçant de notre ville, lui-même très-estimé de ses camarades, demanda dernièrement à faire partie d'un Cercle dans lequel il compte plusieurs amis. Après un stage assez long il lui fut répondu, que l'un des membres (fils d'un juge de paix) s'opposait à son admission *parce que son père n'exerçait pas une profession libérale !*

La réponse de ce Lauzun aux grands pieds ne m'étonne pas outre mesure, mais ce qui me surprend étrangement, c'est que tout le Cercle ne se soit pas entendu sur-le-champ pour expulser de son sein ce petit monsieur d'avant 89.

M^{me} Olympe Audouard a quitté Lyon pour Saint-Etienne où elle a dû donner une séance sur la Turquie et l'Egypte, hier vendredi 17 décembre (sainte Olympe). Dans notre dernier numéro nous avons blâmé la conduite de la spirituelle conférencière pour être revenue sur sa promesse. Depuis, nous avons appris le véritable motif de ce refus. M^{me} Olympe Audouard qui a été mise en interdit par le ministre de l'instruction publique, comme étant beaucoup trop républicaine pour les oreilles françaises, n'a dû de pouvoir venir à Lyon qu'à l'obligance de M. Henri Chevreau. On comprend le reste... M^{me} Olympe Audouard ne s'est pas crue libre de prendre la parole dans une manifestation aussi *imposante et significative* que celle du 8 décembre.

Du reste, la partie n'est que remise. Dans un mois, l'*Avant-Garde* annoncera à ses lecteurs une grande réunion privée, pour laquelle la charmante voyageuse fera une conférence sur la *Femme*.

Une correspondance de Rome nous annonce que le 6 décembre, Mgr Bertheaud, évêque de Tulle, a *fiché des gifles* à Mgr Maret, dans une salle de la station.

A samedi, les détails.

LOUIS DEBELFORT.

LE COMITÉ CENTRAL
de la Ligue internationale

DE LA PAIX ET DE LA LIBERTÉ

AU CONGRÈS DES LIBRES-PENSEURS
RÉUNIS A NAPLES LE 8 DÉCEMBRE 1869.

Genève, 1^{er} décembre 1869.

La *Ligue internationale de la Paix et de la Liberté* ne peut qu'applaudir à l'idée d'un congrès ayant pour but d'opposer au principe théocratique, qui lance en ce moment un dernier défi à l'esprit moderne, le principe de la Libre-Pensée qui est la loi même de cet esprit...

En face des suprêmes efforts tentés par la papauté pour restaurer sa puissance, ce débris d'un autre âge qui ne veut pas mourir, il est plus que jamais néces-

saire d'affirmer les droits inviolables de la pensée.

Que les Libres-Penseurs de toutes les nations réunis à Naples, proclament solennellement ces droits, au moment où s'ouvrira le Concile convoqué tout exprès pour les immoler une fois aux pieds d'une autorité soi-disant divine et partant infaillible; la *Ligue internationale de la Paix et de la Liberté* ne peut manquer de joindre sa grande voix à celle de ces défenseurs de la raison.

Il ne s'agit pas d'opposer une église philosophique à l'église catholique. Les Libres-Penseurs ne sauraient prétendre à cette unité dogmatique qui n'est possible que par l'étouffement de la liberté. La diversité naît au contraire de cette liberté même, et elle répond aux divers aspects sous lesquels la vérité peut être envisagée et cherchée. Rien ne serait donc plus absurde et plus funeste que de vouloir transporter dans le vaste champ de la Libre-Pensée l'esprit d'exclusion et d'intolérance qui est le propre du catholicisme, et de retourner le fanatisme au profit de tel ou tel système. C'est l'essence de la Libre-Pensée d'admettre toutes les divergences. Mais, quelque grande que soient ces divergences, elles se produisent toutes sur un terrain commun, celui de la libre recherche, où les doctrines philosophiques peuvent s'entendre et doivent s'unir contre l'ennemi commun. Puisse le Congrès de Naples donner le spectacle de cette concorde et de cette union si désirable...

Une autre condition de succès pour la Libre-Pensée, c'est que les diverses doctrines auxquelles peut donner lieu la recherche philosophique tendent à exercer une influence salutaire sur les mœurs, à s'emparer du cœur et de la vie tout entiers, à fournir des règles efficaces à la conduite individuelle et aux relations sociales.

« On ne détruit pas ce que l'on remplace » a dit justement un penseur; si la philosophie veut remplacer le catholicisme et en général toutes les religions prétendues révélées, il faut qu'elle ne se borne pas à une spéculation de cabinet, mais qu'elle trouve dans son sein des moyens d'organisation et d'action pratiques qui remplissent dans les âmes le rôle qu'y ont joué jusqu'ici presque exclusivement les institutions religieuses. Il faut que la liberté comble le vide que laisse en se retirant le principe d'autorité.

Telles sont les pensées que nous voudrions voir dominer dans le Congrès de Naples. En les prenant pour règles et en marchant résolument dans la voie qu'elles lui tracent, ce Congrès évitera les écueils qui peuvent le menacer et il rendra un grand service à l'humanité.

Au nom du Comité central:

Le Président, JULES BARNI.

Le Secrétaire général, JOHN ROLLANDAY.

Voilà un programme que nous ne saurions trop recommander aux méditations des Libres-Penseurs lyonnais.

Le concert donné dimanche dernier, dans la salle du théâtre de Vaise, par le Cercle choral et avec le concours de

l'Harmonie du 4^e arrondissement, fait le plus grand honneur à M. Alex. Georges, son organisateur.

MM. Sylva, Férét, Alrit et Fargues ont été vigoureusement applaudis.

Une jeune et toute charmante cantatrice paraissait ce soir-là pour la première fois en public. M^{me} Caudamini est une élève de M. Alrit. C'est un succès pour le maître aussi bien que pour l'élève.

M. Béchet, nous a ennuyé, comme tous les jours. Cet artiste amateur a tort de se donner comme chanteur comique...

Puisque l'occasion nous amène à parler du nouveau théâtre de Vaise, complétons l'architecte sur la décoration de la salle, mais ajoutons aussi que ce constructeur n'a sans doute jamais mis les pieds sur un théâtre, et qu'il confond une scène de café-concert avec une scène véritable. C'est une erreur qui peut porter un préjudice sérieux à l'avenir de ce théâtre. J. F.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue anecdotique

Rome.

Allocution

Adressée

Dans la basilique du Vatican
Pour l'ouverture du saint Concile œcuménique
Par notre très-saint Père

PIE IX

Pape par la divine Providence
Le 8 décembre 1869
Aux évêques de l'univers catholique
Réunis pour ce concile.

Ouf!... ceci est copié typographiquement dans l'*Univers* du 14 décembre.

Le citoyen Lebrûlé de l'*Excommunié* y va de son petit à peu près.

Entre un catholique et un voltairien :

— Le denier de saint Pierre est une œuvre pie.

— Mettez donc l'adjectif avant le substantif.

Les sombres préoccupations n'empêchent pas le *Jura* d'éditer de temps à autre de charmantes historiettes :

Il y a de cela une trentaine d'années, M^r Emmanuel Arago plaiderait contre un avocat assez connu alors, bien oublié maintenant, M^r B..... Celui-ci, en lui répondant, se complaisait à dire et à répéter à chaque instant dans sa plaidoirie : « Mon jeune confrère.... mon jeune confrère soutenait.... mon jeune confrère par ci, mon jeune confrère par là.... mon jeune confrère tout le temps. »

M^r Arago commença ainsi sa réplique :

— Messieurs, mon illustre adversaire, dont le nom m'échappe....

Cette riposte me remet en mémoire

ce début d'un avocat cléricale de Lyon, célèbre par ses circonlocutions, qui ayant un jour à décrire un chapelet s'exprima en ces termes :

« Ces petits objets d'or et d'ivoire qu'on nomme — SI J'OSE M'EXPRIMER AINSI — un chapelet. »

« Sac à papier ! »

Tel est le pseudonyme d'un monsieur qui m'envoie les deux insanités suivantes, recueillies au fameux bal de la Rotonde :

Première insanité :

Quelle différence y a-t-il entre les blanchisseuses faisant leur ouvrage et les épaules de leurs clients ?

— C'est que les premières sont des femmes aux plates et les secondes des *omoplates* !.....

Seconde insanité :

Pourquoi un froufrou nerveux ressemble-t-il à un bois inconnu ?

— Parce qu'il est *foret vierge* !

C'est bête d'envoyer aux journaux des choses comme ça ! Sac à papier !...

Une franche pensée du *Franco-Parleur* :

« Le journal le *Siccle* n'est pas de celui-ci :

« Etant donné ce qu'elles vendent et ce qu'elles coûtent, les cocottes sont des marchandes de petit salé. »

Quelle veine ! Nous avons été refait par le *Tintamarre* :

« Comment s'en rapporter à l'histoire ? Un historiographe distingué (rien de l'Académie) m'assure que, sous Louis XI, le poète Gringoire, un jour illuminé et lisant à travers le voile épais de l'avenir, se serait écrié :

« Théodore de Banville me sent !

« Est-ce croyable... ? »

Pour se venger l'*Avant-Garde* n'indiquera pas la source du coup de ciseaux suivant :

Je dédie à l'*Univers*

Ces quatre méchants vers :

Je vous le dis en vérité,

Maint évêque bonhomme,

Sur le rouge ayant trop compté

Reviendra vert de Rome.

Ni celui-ci :

En sortant de l'Opéra-Comique :

— Eh bien, comment trouvez-vous Galli-Marié ?

— Petite.

— Et la pièce ?

— Fadette.

— Ah ! mon Dieu, voyez où le calembour *Semet*.

!!!

Et encore moins celui-là :

Pensées morales et salutaires, trouvées dans les vieux papiers du *Tintamarre* :

On juge une maison...

Au maître.

Une vertu...

Austère

Dans l'*Impartial de l'Ain* :

« MM. les instituteurs sont instamment priés d'envoyer, sous le couvert des maires, à M. Vincent, directeur de l'école normale, des bulletins concernant l'orage du 30 novembre. »

Encore un pas de plus à l'actif de la science. Dans chaque commune désormais, MM. les maires devront mettre leurs orages à couvert !!!... sous peine d'encourir les foudres préfectorales....

PENEY.

Nous engageons vivement les lecteurs et lectrices de l'*Avant-Garde* à assister au grand Concert fraternel que M. Longe donne demain dimanche, à une heure, dans la coquette salle des Variétés, au bénéfice des *Ouvriers tisseurs fabricants de crêpes de Chine*.

Loges et Fauteuils, 2 fr. — Premières et parterre, 1 fr. — Secondes et troisièmes, 50 cent. Ouverture à midi précis.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer notre Correspondance.

Le journal *Les Mouches et les Araignées*, publication hebdomadaire de nouvelles et romans socialistes, par M^{me} Paule Mink, paraîtra irrévocablement le 17 courant.

Le prix de l'abonnement est pour Paris : un an, 5 fr. ; six mois, 2 fr. 50 ; trois mois, 1 fr. 25. — Pour les départements : un an, 6 fr. ; six mois, 3 fr. ; trois mois, 1 fr. 50.

On enverra un numéro spécimen *gratis* à toute personne de province qui en fera la demande par lettre affranchie.

Bureaux : à Paris, rue Lepic, 26.

Deux mois de l'*Histoire de Venise*. Sous ce titre, M. Armand Dubarry, l'auteur du *Roman d'un Baleinier*, vient de publier chez l'éditeur Dentu, un nouveau volume, dont nous rendrons compte prochainement. Plein de curieuses révélations sur la fameuse campagne de 1866, *Deux mois de l'Histoire de Venise* est un livre aussi remarquable qu'amusant, qui a tout l'intérêt du roman et toute l'utilité du guide.

EN VENTE A LYON

34, rue Tupin, 34

Les Transportés du 2 Décembre

Par Benjamin Gastineau

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Assoc. typographique. — Regard, rue de la Harre, 42

THÉÂTRES

Je suis allé aux Célestins cette semaine pour voir *Froufrou*.

De la comédie je ne dirai rien, sinon que je ne partage pas du tout, à l'endroit de cette œuvre, l'engouement de la presse parisienne. Dans ces cinq actes je cherche en vain une pièce et je trouve tout au plus une conversation, et une conversation parisienne, c'est-à-dire un bavardage.

Je ne sais si cela tient à une malheureuse disposition d'esprit, mais je n'ai pas vu dans l'interprétation de *Froufrou*, aux Célestins, cet ensemble parfait, cette unité de jeu auxquels notre excellente troupe de comédie nous a habitués. M. Lamy est trop raide, trop guindé; M. Bondois ne s'est pas donné la peine de créer son personnage; et M. Lebrun semble être en pénitence dans son bel habit noir...

M^{me} Dalloca a son succès habituel de belle femme, mais voilà tout; M^{me} Smith a fait du rôle de Louise une touchante création; quant à M^{me} d'Herblay, malgré l'admiration que j'ai tou-

jours professé pour son talent, je suis obligé d'avouer qu'elle n'a pas su donner à Gilberte sa véritable physionomie : à travers Froufrou on reconnaît trop Mimi...

Mais pourquoi ces dames sont-elles toutes gâtées au premier acte, alors qu'elles sont chez elles ? et pourquoi aussi M. Hommerville a-t-il copié la tête et la tournure d'un des fonctionnaires de l'Hôtel-de-Ville ? Déjà, précédemment, dans un petit lever de rideau, M. Lecomte, ayant à jouer un petit rôle d'artiste... en cheveux, s'était mis sans façon, mais avec succès, dans la peau de notre confrère Arthur de Gravillon.

Le théâtre des Variétés donne depuis près de quinze jours la *Belle Hélène*, et chaque fois devant une salle comble. De l'avis même des artistes de nos théâtres subventionnés, cette opérette n'a jamais été représentée aux Célestins avec un ensemble aussi complet : chœurs, orchestre, décors, costumes et mise en scène, tout s'y trouve.

M. Gaussins, dans le rôle du berger Paris, a fait preuve non-seulement de qualités rares comme chanteur, mais encore d'un remarquable talent de comédien.

Il faut aller voir, il faut aller entendre M^{me} Lamy. C'est une belle Hélène dans toute la vérité de l'expression. Je recommande particulièrement aux dilettanti le duo du deuxième acte :

« C'est un beau rêve ! » C'est un beau rêve !

M^{me} Georges Marius remplit avec un délicieux sans-gêne le rôle court-vêtu d'Oreste. C'est Lamy qui fait Agamemnon !... M. Rochette joue Ménélas de la bonne façon. MM. Riquier, Mauléon, Albert, Miéville sont très-convenables chacun dans leur emploi ; mais M. Chamierlat mérite une mention spéciale ; Calchas lui sera compté...

A une représentation de *Gringoire*, donnée dernièrement à ce théâtre, le public a remarqué et applaudi M. Georges-Marius qui a fait, en effet, du rôle de Louis XI une création magnifique.

Cancan de coulisse :

Argus vivait en paix. *Furet* survint, et voilà la guerre allumée.

Argus qui se suppose le monopole de la vente des programmes du Grand-Théâtre impérial, et se voyant en face d'un concurrent, ne fait ni une ni deux, et court à la Préfecture exiger l'extermination immédiate du malencontreux !... mais, hélas !

il essuie un refus. Penaud comme le renard de la Fable, il se venge, en copiant chaque jour la quatrième page de son rival ; celui-ci d'exhaler une plainte légère... et *Argus* de riposter en insinuant que *Furet* éreinte les théâtres subventionnés au bénéfice de ceux qui ne le sont pas !... et, à l'appui de son dire, il dresse la liste de tous les encensoirs qui ont été cassés sur le nez du directeur des Variétés. *Furet* réclame et s'écrie : « Quand M. Lamy dépense 10 francs, il les sort de sa poche ; quand M. d'Herblay en dépense 100, il les prend dans la nôtre ». Et, impassible comme doit l'être la statue Vaise dans l'atelier du sculpteur Bonnet, *Furet* continua à fourmiller dans les affaires de l'impérial directeur. Survient ce dernier qui pétitionne auprès de M. le sénateur pour qu'il soit défendu au public d'acheter *Furet* à la porte de ses théâtres. M. Henri Chevreau est fort perplexe ; d'un côté, se dit le préfet du Rhône, *Furet* ayant obtenu l'estampille a le droit de se vendre partout, mais d'un autre côté si je refuse d'accéder à la demande de M. le directeur, je connais d'Herblay !... il est capable de me supprimer mes entrées...

L'affaire en est là.

J. F.